

Julie Papineau, symbole d'un peuple déçu

Charlotte Savary

Volume 7, Number 1-2 (37-38), January–April 1965

1837-1838

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30029ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Savary, C. (1965). Julie Papineau, symbole d'un peuple déçu. *Liberté*, 7(1-2), 140–145.

Julie Papineau, symbole d'un peuple déçu

Le 29 avril 1818, Julie Bruneau épouse, en l'église de Notre-Dame-des-Victoires de Québec, Louis-Joseph Papineau, président de l'Assemblée Législative du Bas-Canada, seigneur de la Petite-Nation.

La fille de Pierre Bruneau, négociant en fourrure, croit faire un beau mariage. Elle doit faire envie à ses amies, en sortant, sur le parvis, au bras de son mari, le célèbre député canadien.

Julie Bruneau a-t-elle voulu ce mariage ? Depuis l'âge de douze ans, elle connaissait Papineau. Le jeune homme venait parfois chez son père, alors député. Plus tard, dans une lettre à sa femme, Louis-Joseph fera allusion à la petite Julie de douze ans qui lui tournait des compliments. Fait singulier pour l'époque, cette union n'est pas un mariage "arrangé" par les familles. C'est Papineau qui écrit à son père pour lui annoncer ses fiançailles et lui demander la permission d'épouser Julie.

Mais qui est Julie Bruneau, dame Papineau ? Un tableau de Plamondon nous livre l'image d'une brune jeune femme aux yeux noirs, au profil aigu, à la taille mince mais charnue. En dépit de la pose apprêtée, de la robe de mousseline brodée, des bijoux étalés et de la haute coiffure aux multiples torsades, nous sommes devant une femme énergique, peut-être passionnée, certainement ambitieuse. Car, sous ces apparences de frivolité et de fausse douceur, Julie sait ce qu'elle veut.

Dès le lendemain de son mariage, madame Louis-Joseph Papineau est transplantée à Montréal, dans sa nouvelle famille. Les Papineau sont d'ascendance paysanne. Mais Joseph, le fils du tonnelier, est notaire. Il a été député ; sa femme, Rosalie Cherrier, a du caractère et de la dévotion à revendre. L'autre Rosalie, leur fille, la soeur de Louis-Joseph, a épousé Jean

Dessaullès, seigneur de St-Hyacinthe. Autour du patriarche, Joseph Papineau, gravitent le gendre, les frères et les belles-sœurs. C'est plus qu'une famille, c'est une tribu. Julie et ses belles robes, Julie l'enfant gâtée voit s'ouvrir devant elle le cercle redoutablement bourgeois d'une famille en pleine évolution. Avec la Constitution de 1791, avec l'Assemblée Législative du Bas-Canada surgit la bourgeoisie canadienne. Une classe est née d'une double tragédie : la défaite française et la conquête anglaise.

A quoi bon se voiler la face devant la réalité historique : en 1763, Aristocrates et gens fortunés désertent le Canada, tombé aux mains des Anglo-Saxons. Les cadres français s'écroulent. Seuls, restent au pays, les cadets de bonnes familles et les paysans attachés à la glèbe. La petite noblesse, celle qui n'a pas pu fuir, car elle n'aurait rien trouvé en France, la petite noblesse privée de l'exercice de son métier — celui des armes — par le vainqueur, boude dans ses manoirs ou fraternise avec l'ennemi d'hier. Alors paraissent des hommes issus de la paysannerie et du commerce ; ils s'emparent des leviers de commande. Tous, notaires, médecins, avocats et marchands, se tournent vers la politique, le seul chemin qui mène au pouvoir. Ce sera tout le drame d'une race, la nôtre. Les Papineau sont au premier rang de ces bourgeois-politiciens. Ils le sont par leurs idées et par leur indéniable talent. Pour Julie Bruneau commence une autre vie. Si Louis-Joseph ne déteste pas le faste, l'austérité des Papineau dédaigne le luxe et le confort chers à la fille du marchand de fourrures.

Au mois de juin, Louis-Joseph conduit sa femme à la Petite-Nation, le domaine qu'il a acheté à son père. Mais si les terres sont vastes, les bois profonds, la maison est primitive. Julie prend en horreur la Petite-Nation, son mari l'adore. Ce sera un sujet de conflit, dans le ménage. Querelle qui éclatera plus tard après la rébellion de 1837. Pour l'instant, Papineau est trop absorbé par la politique pour s'arrêter aux caprices de sa femme. Du reste, il l'aime sincèrement et verbeusement. Il l'appelle : "Sa bonne et sa belle", lui écrit presque tous les jours lorsqu'il est à Québec, et il y est souvent. Julie constamment enceinte — elle aura sept enfants et des fausses couches — s'ennuie à Montréal, se plaint sans cesse, regrette de ne pouvoir partager la vie brillante des Québécoises, laisse percer une pointe de jalousie. La jeune femme, retenue tout

l'hiver dans sa maison de la rue Bonsecours, n'a même pas la consolation de jouir des triomphes politiques et mondains de son mari.

Certes, Papineau est un mari fidèle, plus par manque de tempérament, sans doute, que par vertu. Là, nous touchons à un point délicat de l'histoire de Julie Papineau. A-t-elle été une épouse comblée ? Il est permis d'en douter. Papineau est un intellectuel pur, un terrible théoricien qui s'enivre d'idées et de paroles. Il est de ces hommes qui croient pouvoir refaire le monde sur le papier et par des discours. Sa femme ne sera pas mieux traitée que son autre amour, la Patrie. Et il les a toutes deux aimées sincèrement.

Julie Papineau a-t-elle été heureuse ?

Quelle femme pourrait répondre oui dans l'absolu ? Mais Julie a connu des heures de bonheur et de joie. Mondainement, lorsque sa vanité est flattée par le plaisir d'habiter le Manoir Saint-Antoine, belle maison anglaise, meublée à la française, sise aux flancs du Mont-Royal. Pendant la courte lune de miel entre le Gouvernement anglais et l'Assemblée du Bas-Canada, elle reçoit Lord et Lady Aylmer. Julie est alors "la première dame" du Québec. Mais, en 1831, c'est sa fierté qui tressaille : son grand homme de mari est plus que jamais le grand homme des Canadiens-français. Et Julie, si pieuse, d'une piété raillée par sa belle-soeur, Rosalie Dessaulles, soutient Louis-Joseph, se range carrément de son côté lors du vote de la "loi des Fabriques" qui oppose l'Assemblée Législative au clergé. Il y a là plus que de la solidarité conjugale, de l'admiration et une irrémissible confiance.

Les événements se précipitent au Bas-Canada. Soixante ans de patience s'usent. La révolte gronde. Une révolte qui se veut, qui est une révolution. Et se lève l'aube de 1837. Papineau, alors chef incontesté des Canadiens, hanté par les souvenirs de la rébellion américaine qui vont de pair avec ceux de la révolution française, décide de frapper l'Angleterre au coeur, c'est-à-dire au porte-monnaie. Entouré de ses lieutenants, il prêche : "l'achat chez nous", la contrebande, la désobéissance civile. Aux yeux de ses partisans, aux yeux de sa femme, Papineau est un nouveau Washington. Il prête sa voix à un peuple dépossédé et ce peuple l'élit pour chef. Papineau ressemble plus à Daniel O'Connell, le résistant irlandais, qu'à Georges Washington. Mais qui s'en doute au pays du Québec ? Personne, pas même

sa femme. C'est pourquoi la source des désillusions suit son cours. Un peuple abusé croit toujours en l'homme qui incarne à ses yeux les revendications de la Patrie. Duperie, puisque cet homme, pris au piège de la trop vieille démocratie britannique, ne sait plus choisir. Papineau tombe dans les rêts tendus, six siècles plus tôt, sous les pas de Henri III, par Simon de Montfort.

Papineau a révééré dans la démocratie britannique, dans son parlement, un principe d'émancipation individuelle, de liberté nationale. Il brûle mal ce qu'il a adoré. Il reste attaché au parlementarisme anglais, tout en luttant âprement contre lui. D'où conflits intimes et publics. Les Canadiens-français se raidissent. Les Anglo-Canadiens ont peur. Ils ont peur de perdre leurs prébendes de conquérants, peur des concessions de Londres.

Aux assemblées anti-coercitives, organisées par les patriotes, ils répondent par la provocation. Cette révolution nationale qui sourd de toute part, il faut la susciter pour mieux l'écraser. Le rôle de John Colborne et celui des fonctionnaires anglo-canadiens ressemblé singulièrement à celui des officiers perdus et des membres de l'O.A.S. en Algérie. Pour ne pas perdre une colonie, ils vont la mettre à feu et à sang.

Mais devant la menace qui fuse de toute part, quelle sera l'attitude de Julie Papineau? Cette femme frêle, ambitieuse et trop personnelle, se révèle ardente et ferme — Papineau, dans une lettre, en des termes exaltés et romantiques, vantera son courage.

Et ce courage ne consistera pas seulement à remplacer ses robes de soie par une jupe "d'étoffe du pays", à substituer sur sa table le sucre d'érable au sucre de canne, à se priver de vin et de thé, produits importés en Amérique par les navires anglais. Bien plus, aux heures sombres de novembre 1837, elle refusera de quitter son mari. Et si nous en croyons le journal de son fils Amédée, elle était enceinte.

Julie est auprès de Louis-Joseph ce soir du 6 novembre 1837 où, à l'issue d'une assemblée des Fils de la Liberté, mouvement des jeunes patriotes, les troupes du Doric Club et de la Légion bretonne — groupés anglo-saxons —, attaquent la maison Papineau, rue Bonsecours, tentent de la saccager, brisent les vitres et semblent prêts à donner l'assaut.

Mais si Julie reste ferme, Papineau flanche. A Saint-Laurent, le chef patriote avait fait un discours enflammé dans le-

quel il justifiait la révolte contre l'Angleterre et le régicide. Mais devant la nécessité de passer des paroles aux actes, le parfait théoricien recule, veut retarder l'échéance. Pourtant, le recours aux armes est devenu inéluctable ; il est l'accomplissement de la promesse faite au peuple : le délivrer du joug anglais. Mais Papineau a peur, rien ne se passe comme il l'espérait : les Américains ne bougent pas, les patriotes, étrange incurie, ne sont pas prêts. Et si les résistants ne sont pas prêts, c'est en grande partie la faute de Papineau. Obnubilé par le rêve d'un règlement pacifique et constitutionnel du conflit, il s'est refusé à prendre les mesures nécessaires. Pis, le lundi 23 octobre 1837, lors de l'assemblée des six comtés, Papineau se désolidarise de ses lieutenants qui veulent recourir aux armes, et ces hommes représentent la majorité. Mais il accepte les hommages délirants de la foule.

Depuis septembre 1837, une lettre au docteur Kimber en fait foi, nous avons l'impression que Papineau ne sait plus que faire. Il voudrait peut-être fuir l'incendie qu'il a allumé, mais ne l'ose pas. Un ressort s'est brisé en cet homme incapable d'assumer la responsabilité de ses actes. Nous n'avons, du reste, aucune preuve de son courage physique.

Mais, revenons à Montréal, en ce mois de novembre 1837. Le 13, vers cinq heures de l'après-midi, Papineau — déguisé en paysan — dit adieu à sa femme, sans lui révéler où il va. Le lendemain, Julie quitte, à son tour, la maison de la rue Bonsecours ; elle se réfugie à Verchères, chez sa mère.

Nous aimerions connaître les sentiments de Julie en cet instant. Mais les documents sont muets. Julie est restée fidèle jusqu'à l'ultime minute, à son serment de ne pas abandonner son mari. De Verchères, elle doit guetter les messagers. Mais le silence, la solitude s'épaississent autour d'elle.

Papineau, après avoir erré dans les fermes de la vallée du Richelieu, se retrouve à Saint-Denis, l'avant-veille de la bataille. Le 23 novembre, quelques heures avant le combat, Papineau part pour Saint-Hyacinthe en compagnie de son neveu Dessaulles.

Papineau a-t-il été un lâche et un traître ? Un traître, non. La trahison, c'est bien autre chose. Papineau n'a retiré aucun avantage, bien au contraire, de sa fuite. Il n'a jamais "donné" les siens. Il est resté fidèle jusqu'à la fin de sa vie à ses théories. Dans l'aventure, il a perdu sa fortune et terni sa gloire. Lâche ?

C'est une autre question. Certes, Papineau eut sans doute l'excuse, et c'est la seule, de vouloir demeurer en mesure de négocier avec les Anglais. C'est une supposition, car les minutes du comité central et permanent ont été détruites — prudence et frustration de l'Histoire.

Mais, plutôt que de rêver à d'impossibles négociations, Papineau, chef des Canadiens français, aurait dû rester au milieu des siens. La bataille de Saint-Denis est une victoire, grâce à Wolfred Nelson. Victoire sans lendemain. Après la défaite de Saint-Charles, le 25 novembre 1837, Papineau prend secrètement le chemin des Etats-Unis. Il passe la frontière le 1er décembre. Il vit, chez nos voisins du Sud, sous un faux nom et un déguisement.

Le 14 décembre 1837, c'est le désastre de Saint-Eustache, la glorieuse et inutile résistance, la mort héroïque de Jean Chénier. La grande faute de Papineau c'est d'avoir déserté à l'heure du danger, de ne pas s'être battu auprès de ses compagnons, alors que: "tout était perdu fors l'honneur"; de n'être pas mort enseveli dans sa défaite. Alors, il n'y aurait pas eu assez de pierres au Canada-français pour lui élever un monument!

Ces pensées durent assaillir Julie dans sa retraite de Verchères. Elle sait que son mari est à l'abri, mais que ses lieutenants sont morts ou en prison. Elle paie ses déceptions, ses émotions d'une fausse-couche — elle est longtemps entre la vie et la mort. Mais lorsque Julie revient à elle, elle ne recouvrera jamais la santé; nous voyons poindre une autre femme: sèche, acariâtre, préférant ses filles à ses fils, querellant son mari, s'enfonçant peu à peu dans la neurasthénie. Elle ne veut plus voir personne. Pour Julie, qui se voyait déjà l'épouse du président de la République canadienne, quelle chute!

En 1848, lors de l'atroce querelle qui opposa Papineau à Wolfred Nelson, Julie souffrit cruellement du mépris qui entourait le nom de son mari. C'est elle, du reste, qui avait forcé Louis-Joseph à revenir à la vie publique. C'est pourquoi nous disons que la fière, l'orgueilleuse Julie Bruneau, dame Papineau, fut une femme profondément déçue.

Charlotte SAVARY